

Il a la majesté du blanc vieillard pensif
Dont les jours orageux n'ont pu courber la tête.
Depuis quatre cents ans il nargue la tempête,
Il se rit des crachats du grand flot convulsif.

Son feuillage touffu, plein d'un suave arôme,
Abrite le troupeau qui cherche le sommeil,
Et le brun moissonneur, brûlé par le soleil,
Vient rafraîchir son front à l'ombre de son dôme.

Son faite altier reçoit tous les rayons du ciel.
Son flanc recèle un suc limpide et délectable,
Et, sous le fer tranchant qui le blesse, l'érable,
Aux premiers jours d'avril, verse des pleurs de miel.

L'érable a la bonté qu'apporte le grand âge :
Aux hommes, aux brebis, aux oiseaux amoureux,
Il ouvre largement ses longs bras généreux,
A la vipère même il donne son ombrage.

En vain le vent de mer le tord, en vain le gel
Fait tomber tous les ans sa chevelure épaisse,
Il garde sa fraîcheur, sa sève, sa jeunesse,
Et l'arbre séculaire est un arbre immortel.

Le bras du temps qui peut tout rompre et tout dissoudre
Epargne ce géant, qui berce un nid d'oiseau.
Il tombera pourtant, comme l'humble arbrisseau,
Il tombera, frappé par la hache ou la foudre.

Il tombera, le torse encor plein de verdure.
Sa chute formidable ébranlera la terre ;
Et c'est couché, le front blanchi par la poussière,
Que l'arbre apparaîtra dans toute sa grandeur.

Et l'oiseau n'ira plus gazouiller sous son dôme,
Nul ne demandera de l'ombrage au titan ;
Mais longtemps le pasteur, au bord de l'Océan,
Croira voir ondoyer son gracieux fantôme.